

Stavros Kannas

Centre de Recherches et d'Etudes en Sciences sociales (CRESS). Université Marc Bloch, Strasbourg

NOTE DE RECHERCHE

l'épuration du centre d'Athènes

À Athènes, les premiers espaces de rassemblement de toxicomanes et les premiers lieux de rencontre publique, ont commencé à se créer pendant les années 90. Depuis 1993, de plus en plus de toxicomanes affluent dans le centre d'Athènes (il est évident que dans chaque quartier existe un marché local, mais le lieu de rencontre par excellence devient le centre ville) autour de la place centrale "Omonia" et surtout dans la station souterraine du train électrique, pendant toute la durée du jour et de la nuit afin d'acheter, de vendre et de consommer de la drogue. Il est intéressant de souligner que contrairement aux grandes métropoles françaises où le centre de la ville est "stérilisé" et constitue une attraction touristique et une vitrine de la ville, alors que les "exclus", les pauvres, les immigrés s'entassent dans les banlieues loin du centre, à Athènes on assiste au phénomène opposé : c'est dans certaines banlieues, loin du centre-ville, que se sont installées les classes les plus aisées.

Entre 1995-1999, l'espace autour de "Omonia" devient un ghetto de toxicomanes : certains y achètent leur dose et s'en vont, d'autres vendent de la drogue pendant toute la journée, d'autres encore consomment de la drogue sous les yeux des personnes qui embarquent dans les trains, alors que dans les nombreuses maisons abandonnées des alentours s'installent des toxicomanes. La presse et la télévision commencent à attirer l'attention sur les dangers du phénomène, à présenter des reportages (toujours exagérés par rapport à la réalité) et surtout à souligner à quel point l'image qu'Athènes donne aux touristes pendant les mois d'été est négative : images montrant des seringues, des toxicomanes qui dorment sur les escaliers, des jeunes qui mendient avec insistance pour leur dose. La police procède à des opérations de rafles. La région est encerclée par la police et toute personne ressemblant à un toxicomane est arrêtée. Au cours de trois opérations de la sorte en début 1997, plus de 1000 personnes ont été arrêtées à chaque fois. Toutefois, la police a cessé ces opérations les jugeant inefficaces, étant donné que les personnes interpellées, de simples consommateurs ou des petits dealers, sont relâchées quelques heures plus tard.

Nous estimons sur la base de diverses observations participantes que nous avons effectuées entre 1995 et 1998 sur ces lieux que 4000 à 5000 personnes passaient par cet endroit en 24 heures afin d'acheter, de vendre ou de consommer de l'héroïne. L'équipe spéciale de la police (brigade des stupéfiants) y passait 2 à 3 fois par jour et procédait à quelques arrestations, ce qui ne dérangeait pas tellement les "habitués", lesquels, la plupart du temps, connaissaient les policiers personnellement. Bien que cet endroit soit devenu synonyme de peur chez les citoyens "comme il faut", rien ne permet de soutenir qu'une hausse de la criminalité y ait été constatée. Certes, on ne peut pas parler d'un endroit où il n'y avait pas des problèmes mais on est très loin des problèmes liés aux drogues qu'on trouve dans certaines zones (les quartiers sensibles, selon l'expression — si euphémistique — qui est utilisée en France) des grandes métropoles occidentales.

Nous pouvons donc parler d'une "ghettoïsation ouverte" à cette époque dans le centre d'Athènes. Les "camés" ne se cachent pas, ils se trouvent devant les yeux de tout le monde contrairement à d'autres villes européennes où la police essaye de "ghettoïser" les toxicomanes loin des regards des citoyens (un exemple caractéristique est celui de Zürich et de son fameux parc où la police n'intervenait pas et permettait la consommation et le commerce de toutes les drogues, sous la condition que les toxicomanes ne sortent pas des limites du parc). Afin de mieux comprendre le

cas de Omonia, il faut préciser qu'elle est une des 2 places centrales d'Athènes (l'autre est Syn-tagma).

Toutefois, la situation en Grèce change progressivement. En 1997, les Jeux Olympiques de 2004 sont accordés à la Grèce. Le monde des affaires constitue le plus grand soutien de l'organisation de l'événement : des milliards de dollars seront fournis par les caisses de l'Etat pour la création d'infrastructures : stades, réseau routier, hôtels, construction d'un métro moderne, nouvel aéroport, etc. Athènes qui va accueillir des milliers de touristes pendant la durée des Jeux Olympiques doit changer d'apparence et devenir une capitale similaire aux autres capitales européennes. Le centre d'Athènes doit lui aussi (et surtout lui) se "nettoyer". Il est impensable que le touriste américain qui viendra à Athènes pour les Jeux Olympiques croise des "toxicomanes". Certes des changements étaient en train de se préparer, mais les Jeux Olympiques les accélèrent. Les prix sur le marché de l'immobilier commencent à grimper en flèche comme cela a pu se passer à New York : *"Le terrible spectacle des pauvres qui vivent la crise a été éliminé de l'espace public bourgeois. Une fois la ville désinfectée des signes de la souffrance sociale, les prix de l'immobilier ont grimpé, et le tourisme en provenance d'Europe atteint des records"*¹. De la fin 1997 jusqu'au début 1999, tous les bâtiments autour de la place sont achetés par des entreprises dans le but d'en faire des restaurants de luxe, des banques, des centres commerciaux, etc. Le prix de l'immobilier augmente de 30% entre 1998 et 2001 selon la valeur objective qui est déterminée par l'Etat². En même temps, on assiste à la construction d'un métro moderne similaire à ceux des autres pays européens dont la station d'embarquement central est la place Omonia. (bien sûr, dans la précipitation pour l'achèvement des grands travaux, les accidents du travail augmentent considérablement : selon le rapport de SEPE (inspecteurs du travail), en 2001 il y a eu 48% d'augmentation des décès par les accidents du travail, par rapport à 2000). C'est ainsi que commence tout doucement l'expulsion des toxicomanes de ce quartier. Cette expulsion s'achève au début de 2000 lorsque le métro commence à fonctionner et que le quartier autour de la place Omonia est rempli de nouveaux bâtiments luxueux, d'hôtels et de bureaux d'entreprises.

On pourrait avancer qu'en l'espace de 3 à 4 ans nous sommes passés d'une situation d'acceptation des toxicomanes à une "tolérance zéro" d'inspiration américaine : la station de métro d'Omonia par exemple (mais également la plupart des stations) ne se limite pas uniquement à l'embauche de vigiles privés mais dispose également des policiers des forces spéciales qui patrouillent avec des armes automatiques. Toute personne qui correspond à l'image du toxicomane est arrêtée immédiatement, sans aucune excuse alors qu'il est également, dans les stations souterraines du métro, interdit de fumer, de manger (ex : un sandwich) même de boire de l'eau ! A titre d'exemple, l'Etat (à travers la Société pour l'Unification des Lieux Archéologiques) subventionne jusqu'à 50% des travaux sur les façades des immeubles dans le centre ville avec un "programme d'embellissement de la capitale en vue des Jeux olympiques" ou "le lifting de la capitale" selon la presse.

¹ Philippe Bourgois, *En quête de respect, Le crack à New York*. Editions du Seuil, 2001, p.24

² FEC (journal du gouvernement) 951/B/2/9/1998 et FEC 1049/23/2/2001. Il s'agit de la valeur officielle (calculée par le ministère de l'Economie National) laquelle n'est pas contraignante, seulement indicative : la valeur commerciale (c'est-à-dire, la vraie valeur de l'immobilier) est plus chère de 30 à 60%, selon les cas. En plus entre 2001 (date de la dernière estimation officielle) et aujourd'hui, les prix de l'immobilier ont augmenté beaucoup plus.

Les toxicomanes sont donc expulsés de la région manu-militari à partir de la fin 1999. Ils trouvent refuge dans des quartiers voisins comme celui de Metaxourgeio ou de la Place Vathi. Il s'agit de quartiers défavorisés qui sont surtout habités par des immigrés, des quartiers malfamés qui ont l'avantage de se trouver à l'écart des endroits touristiques. Mais il s'agit de quartiers qui ne sont pas loin du centre ville, aussi les toxicomanes essaient-ils de temps en temps de récupérer "leur place", surtout la nuit, pour en être expulsés après quelques jours, tout en sachant que le "jeu" va se terminer définitivement quelques mois avant les Jeux Olympiques. Le processus d'expulsion des toxicomanes du centre d'Athènes s'est mis en route, vers un nouvel espace urbain en formation pour "les marginaux". Dans quelques années, on peut penser qu'Athènes ne sera pas très différente des autres capitales européennes, les "classes dangereuses" étant ghettoïsées dans les banlieues (évidemment ce processus ne concerne pas exclusivement les toxicomanes, mais toutes les populations "indésirables"). Les prémices d'un Etat de tolérance zéro sont déjà visibles. Bien entendu, la tolérance zéro concerne les "pauvres", car ceux qui sont en haut de la pyramide sociale ne connaissent que la tolérance absolue comme je l'ai montré en comparant deux consommateurs d'héroïne, l'un des classes bourgeoises et l'autre des classes populaires.